

Le concept de magie dans la pensée roumaine de l'entre deux guerres

Radu Ciobotea *

The Concept of Magic in Romanian thought between the Two World Wars

Abstract:

The return of the idea of magic is one of the most spectacular dimensions of Romanian interwar culture. Indeed, it places philosophical and esoteric thinking in a natural continuity, in relation to the Renaissance, thus recovering an illustrious and, at the same time, intensely disputed lineage. The Romanian interwar epoch, following the Great Union, is characterized by an explosion of intellect and original thought, one in which Mircea Eliade converges in the theory of culture with the great poet and philosopher Lucian Blaga and the specialist in the philosophy of numbers Matila Ghyka. The three writers harmoniously complement one another, addressing the subject of magic as a humanity perennial attitude in relation with the great mystery of existence.

Keywords: magic, Renaissance, esoteric, knowledge, cosmos, planets, mystery, witchcraft, philosophy

Déjà, dans ses écrits roumains de l'entre-deux-guerres, Mircea Eliade était troublé par le manque de magie du modernisme techniciste. Il s'agissait, à son avis, de l'écroulement, apparemment irréversible, d'une harmonie cosmique vécue par les anciennes civilisations comme un état d'esprit naturel, mais qui, avec l'avènement du règne des sciences, nous amène au désenchantement du monde. Cette idée avait été développée, d'ailleurs, par toute une lignée de penseurs, la plupart hantés par l'esoterisme, à partir de Jakob Boehme et Claude de Saint Martin jusqu'à Fulcanelli ou Henry Corbin. La crise spirituelle du monde moderne provoquait, dans les années 30, un intense débat parmi les grands intellectuels européens, et *Le Declin de l'Occident*, par Oswald Spengler, tout comme *La Crise de l'humanité européenne et la philosophie*, par Edmund Husserl ou bien *La Crise du monde moderne* par René Guénon étaient devenues des incontournables points de repère dans l'argumentation d'un irrépressible effritement de la pensée rationaliste occidentale. En même temps, la passion pour l'inconnu,

* Associate Professor, PhD, "Aurel Vlaicu" University of Arad, radu77_ciobotea@yahoo.com

l'invisible, la connaissance des symboles reprend le pas, après son apparente défaite dans l'époque des Lumières. Et l'idée de la structure magique de l'univers refait surface (Faivre, 1992 : 100).

Dans ses études sur l'ésoterisme, Antoine Faivre associe la magie à la vision gnostique sur le monde, en marquant, toutefois, une différence entre la magie cérémonielle et la magie initiatique. Le même point de vue est soutenu par Ioan Petru Culianu, lorsqu'il ouvre le volume *Eros et magie pendant la Renaissance*. 1494, en s'appuyant sur le constat que « L'idée que l'homme moderne se fait sur la magie est fort étrange: il ne voit dans celle-ci qu'un amoncellement risible de méthodes qui tiennent à conception primitive, non-scientifique, sur la nature ».

La magie comme « science de l'imaginaire » est une dimension commune de la création de Eliade et de Culianu, même si elle est argumentée dans des formules et approches différentes. J'amène Culianu dans ce débat puisque c'est lui, justement, qui a souligné, dans sa monographie sur Eliade, la passion de ce dernier pour la philosophie de la Renaissance et, en particulier, pour l'idée de ressusciter la magie en tant que discipline d'étude et substance perpétuelle de la réalité en son intégralité. La magie comme une partie de l'imagination humaine ne peut plus être ignorée, et le positivisme scientifique ne fait que mettre en évidence, par le jeu du ricochet, la substance cachée (autrement dit ésotérique) des grandes quêtes de l'humanité.

Dans le tortueux camouflage de l'être dans le Non-être, Eliade soupçonne l'insertion de l'occulte dans le monde moderne, aussi que la pérennité de certains symboles et miracles qui ne peuvent pas être perçus par nos sens biologiques. Ce n'est que le pouvoir de notre pensée qui peut nous mener vers « le jeu des influences de nature secrète ou mystérieuse (comme la magie, l'alchimie, l'astrologie, la téosophie) ». (X) A ceci près que cette capacité de vivre le miracle n'appartient nécessairement à une certaine génération, mais à un certain type humain, qui peut percevoir les liaisons entre les formes de la vie et le Cosmos. Il y aurait, par voie de conséquence, une « sympathie » d'essence magique entre toutes les formes créées par un certain milieu cosmique.

Les rituels magiques de ces liaisons cachées de l'univers, pratiqués déjà par les anciennes civilisations, ont revu en vogue pendant la Renaissance italienne. Selon Eliade et son disciple Culianu, la Renaissance joue un rôle essentiel dans l'évolution de la pensée humaine, surtout par la redécouverte de certaines vérités oubliées qui appartiennent à la région mystérieuse, luciférique comme aurait dit le philosophe roumain Lucian Blaga, de notre existence. Dans les traités de Marsilio Ficino, Pico della Mirandola, Giordano Bruno ou Galileo Galilei, ces « essences magiques » sont passionnément analysées, en

généralisant un nouveau champ de recherche, enraciné dans les symboles et les traditions des débuts de la civilisation humaine.

La vieille Mésopotamie, dit Eliade dans *L'Alchimie asiatique* (1990), connaissait déjà les mystères de l'astrologie, fortement influencée par la « vision magique ». La pensée de l'humanité la plus ancienne était donc d'essence magique, c'est-à-dire qu'elle commençait à connaître le monde par analogie, cherchant les réseaux invisibles d'influences sur le destin des humains dans l'esprit des correspondances cosmiques.

Selon la loi magique de la correspondance, « le cosmos est divisé en régions, protégées par de déités, dominées par des planètes ».

Avec cette théorie sur la magie nous nous retrouvons déjà en pleine Renaissance et nous reprenons l'aventure spirituelle de l'Antiquité, enrichie par la Renaissance et perpétuée par les sociétés ésotériques. En fait, l'idée est plus largement exposée par Eliade dans le volume *Rites et symboles des initiations*, 1958.

Pour Platon, repris par les néoplatoniciens du XVe siècle, la magie est non seulement possible, mais intégrée même dans l'existence humaine, par le concept de *pneuma*, « appareil » intermédiaire entre l'âme et le corps, plus communément appelé Esprit, et, selon Platon, composé de la même matière que les étoiles.

Dans cette théorie de la *pneuma* qui lie à la fois l'âme au corps et l'existence terrestre à l'existence cosmique, Ioan Petru Culianu introduit le concept de *pneuma fantastique*. C'est un pas essentiel vers la conception d'Eliade sur les correspondances magiques et sur le rôle du fantastique dans l'histoire de l'humanité. Avec un écart, cependant, car Culianu relie la vision magique du monde du rêve, cherchant, sur les traces de Dante Alighieri, la relation de l'éros avec le rêve et l'accomplissement de cette connexion dans la magie.

Le domaine est vaste et profondément analysé depuis le haut Moyen Age, dans les recherches d'Hypatie d'Alexandrie et de Synesius, qui ont repris la notion de *pneuma* d'Empédocle, Zenon et Aristotele. Une fois cette perçee accomplie, l'idée que la raison humaine est incapable de comprendre le monde sans l'aide de la fantaisie se fait jour. Sur les traces de Synesius (*Sur le Reve*, traduit en 1489 par Marsilio Ficino), Toma d'Aquino (un des favoris d'Eliade dans la spiritualité médiévale) soutient la prééminence de la fantaisie dans la relation de l'homme avec l'univers. Une fois le rôle de la fantaisie mis en valeur, le rêve, la communication par l'intuition, les possibles liaisons de l'homme avec les catégories supérieures des hiérarchies cosmiques commence à être reconnue dans la Renaissance.

L'idée des « correspondances cosmiques » soutenue par Eliade dans ses essais de la période roumaine, mais aussi plus tard dans le *Traité sur l'histoire des religions*, constitue l'échafaudage sur lequel se dessine aussi l'approche constante de la magie comme phénomène accessible à l'humanité, mais conditionné par des qualités spéciales et par une vaste culture de l'invisible.

Au demeurant, l'accès à la magie peut survenir par des nombreuses voies, à commencer par la géométrie, profondément liée au Cosmos. « Le cosmos n'est pas dénué de sens dans ses structures mêmes. Les formes géométriques, outre des valeurs et des fonctions que l'esprit humain lui a données, auraient aussi une autre valeur magique, extra-humaine » (Eliade, 1991 : 158).

La valeur magique, extra-humaine, des formes géométriques (sujet fortement débattu dans certaines sociétés fondées sur l'initiation) est enrichie par les rêves et les arts. « Le rêve, soupape de sécurité de la soif de transcendance, l'art, la magie, la danse – et d'autre part l'amour et la mystique – témoignent de tant d'angles différents de l'instinct fondamental et prédestine de la nature humaine: l'évasion de soi même, l'union avec l'Autre, la fuite de la solitude, l'emportement vers une liberté parfaite qui est aussi la liberté de l'autre » (*Ibidem* : 47).

La liberté est un concept central dans les interprétations qu'Eliade donne au monde et à son histoire. Cela implique une ouverture sur soi-même, sur les autres, mais aussi sur des régimes supérieurs d'existence. C'est cependant une liberté de pensée qui intègre, dans sa souplesse, la discipline de l'étude. Ni les sorciers, ni les chamanes, ni le « medicine man » des tribus indiennes du territoire américain ne peuvent surmonter la condition humaine par l'inspiration toute seule. L'étude des plantes, des minéraux et des métaux, la connaissance des lois de la physique et des énergies qui composent le corps humain ne sont que quelques-uns des domaines qui soutiennent, par la connaissance, le saut vers l'invisible.

Les maladies ne sont, de ce point de vue, que des dérèglements des correspondances, des errances chaotiques des énergies, phénomènes qui ne peuvent pas être générés que par la magie. Dans cette logique, la maladie cache un péché commis dans cette vie ou dans une vie antérieure; celui-ci n'est pas détectable par les lois humaines, mais il est, néanmoins, une erreur qui a créé une disarmonie et a déséquilibré les forces qui maintenaient la vie dans une relation bien liée au cosmos. La rupture entre les correspondances invisibles est saisissable pour les humains par l'apparition des mauvais jours. Le fait que tout se passe mal n'est pas une coïncidence, dit Eliade, mais indique un moment de rupture avec l'harmonie cosmique, un moment qui pourrait être résolu

après un cycle solaire entier de 24 heures qui ramène l'être humain dans les cercles de l'harmonie.

De ce principe dérivent beaucoup des interprétations liées à l'astrologie, mais aussi à ce que Cornelius Agrippa von Nettesheim appelle « la magie céleste ». Une théorie proche plutôt de la science, « le magicien doit être un bon connaisseur de la philosophie naturelle, des mathématiques et de toutes les sciences qui en découlent, telles que l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'optique, l'astronomie et, de même, toutes les sciences qui opèrent avec des notions de gravitation, dimensions, proportions, articulations et enchevêtrements » (von Nettesheim, II, 1531).

Au XVI^e siècle, lorsque le traité susmentionné est paru, les exigences de von Nettesheim ne paraissent pas étranges. Les sciences faisaient encore partie de l'univers des mystères, et l'enseignement équivalait à une certaine initiation. Sur les traces de Boèce, toute une série de philosophes penchés vers l'ésotérisme cherchaient les secrets de la magie, apparentés à ceux de l'alchimie.

Pas Eliade, cependant. Bien qu'il analyse largement les tendances ésotériques et occultes en France et en Allemagne dans les années 1960¹, il n'adhère à aucune : Au contraire ; il remarquait le fait que René Guénon avait rejeté l'occultisme dans l'entre-deux-guerres et, sans controverse inutile, il a proposé ses propres directions de recherche : La magie y joue un rôle important, mais elle reste liée au savoir, au mystère, à l'histoire de l'humanité et des religions, et non pas à la Kabbale, l'occultisme ou à la numérologie. Néanmoins, il admet que « l'ésotérisme revient, l'homme n'est plus aliéné et inutile dans un monde absurde, dans lequel il est venu par hasard et sans aucun but » (Eliade, 1997 : 23).

Sur le seuil du mystère

Selon Eliade, le mystère est une partie essentielle du monde magique. À son avis, « le mystère n'est pas une non-connaissance, une ignorance – mais la révélation de l'incompréhension, c'est-à-dire la rencontre profonde avec le réel » (1991 : 12).

La révélation de cette incompréhension est déjà une ouverture vers la connaissance, une quête existentielle dans laquelle le mystère se cache, mais révèle en même temps. D'un autre côté, il impose un autre horizon temporel, tout à fait différent de la frénésie moderne de l'information continue et inutile, mais faisant partie intégrante de

¹ Dans *Occultisme, sorcellerie et modes culturelles, Eseuri de religie comparată*, Gallimard, 1997, Eliade parle surtout de la revue *Planète*, en référence aux œuvres de Teilhard de Chardin et du Claude Levi Strauss.

l'univers humain et extra-humain, telle qu'il peut être entrevu dans la pensée mystique. Un horizon du mystère. « Le mystère qui se prolonge comme une agonie, le voyage lent et fécond des grandes épreuves transmises par des messagers anonymes – bref, l'attente, l'agonie, le secret; sentiments dans lesquels la religiosité ou l'activité fantastique et mythologique peuvent se développer concrètement et participer à la vie collective ou individuelle en tant qu'élément concret et non en tant qu'abstraction – ce sentiment est atrophié dans la société moderne » (*Ibidem* : 31).

Le mystère, le fantastique et le mythe, voilà les dimensions absentes de l'humanité dans les premières décennies du XXe siècle dans la vision d'Eliade: Il s' inquiète sur l'avenir d'une histoire en dérive qui a perdu le sens de l'harmonie de l'univers.

À ce point, Eliade se trouve dans « l'horizon » de la pensée de Blaga. Ils acceptent, tous les deux, le rôle du mystère dans l'existence humaine ainsi que celui de la pensée magique comme une constante de l'esprit humain et non comme une étape historique de son évolution. Ils entendent tous les deux le mythe comme un instrument de connaissance, et le mythe est précisément, dans la vision de Blaga, « la tentative de révéler un mystère avec les moyens de l'imagination » (Blaga, 1987 : 219). Autrement dit, « la manière d'exister sur le seuil du mystère est la condition sans laquelle l'être humaine ne peut pas être conçue dans sa plénitude » (*Ibidem* : 267).

Sur la pensée magique, le volume de Blaga paru en 1941, soutient justement le besoin de mystère et de magie dans un monde dominé par le positivisme. À partir des confessions des grands penseurs jusqu'à la construction d'un système argumentatif qui complète nécessairement *La Trilogie des Valeurs*, Blaga remet en cause les petits gestes qui définissent les grandes directions de la pensée magique. Voici, par exemple, une histoire qu'il reprend de Levy Bruhl: « Un primitif a été exposé au vent et au froid un jour de pluie. Un Européen lui conseille de changer d'habit ». Le primitif répond: « Personne ne meurt à cause d'un vent froid. On tombe malade ou on meurt seulement à cause d'une sorcellerie » (*Ibidem* : 226).

Il ne s'agit pas de superstition, mais d'une manière de penser dans laquelle « la magie et le mythe sont entourés par la lumière d'un privilège spectaculaire et doré. Nous faisons allusion à la méthaphisique égyptienne, babylonienne, indienne ou à la conception neoplatonique et aux Systèmes Gnostiques » (*Ibidem* : 239). La tradition de l'enseignement transmis par voie initiatique est bien connu par Lucian

Blaga, auteur des superbes analyses sur Simon le Magicien, Isaac Newton, Goethe, Emanuel Swedenborg².

Chez Eliade, comme chez Blaga, on retrouve l'idée de la magie en tant que moyen de communication des entités supérieures avec le monde profane, employé à la fois par les sorciers indiens ou africains et par l'Église, qu'elle soit catholique, orthodoxe, protestante ou autre. Sans l'act magique, le concept de miracle reste en dehors de la perception humaine. Pour faire éclater le miracle, il faut un rituel (théorie d'Eliade dans *Initiés, rites, sociétés secrètes*). Rituel initiatique versus rite de l'église, les différences sont grandes, mais les résultats peuvent être à peu près les mêmes. Par le rituel, selon Blaga, « la magie prend l'apparence impressionnante d'une puissance cosmique » (*Ibidem* : 240).

Le pouvoir du rituel s'est imposé dès l'aube de l'humanité, quelles que soient les formes d'initiation ou de religion existant dans une époque quelconque. Il reste, jusqu'à aujourd'hui, ou même jusqu'à demain, « le moyen de reconstruire toute une vie dans une lumière magique ». Une fois arrivés sur le seuil de la religion, il y a beaucoup de questions. Le magistère de Jesus aurait-il été possible sans les miracles qu'il rendait visibles à ceux qui l'entouraient? C'est à dire sans une maîtrise de la magie? Car, à partir du changement de l'eau en vin jusqu'à la marche sur les eaux, on se situe dans une troublante lumière magique, sans laquelle la dernière sagesse ne répond plus au premières intuitions. Finalement les deux philosophes des religions, Mircea Eliade et Lucian Blaga, nous disent qu'aucun acte révélant des vérités surhumaines ne peut exister en dehors de l'univers magique.

La magie du mot

Toute interprétation du monde est, à la fin, une herméneutique, une interférence des lectures et une voie vers des nombreuses compréhensions possibles, tout cela dans l'esprit de l'œuvre étudiée. Mais pour Eliade, même la lecture est un acte de magie. Elle suppose une manière de vivre le texte et une transformation de celui-ci en quelque chose d'autre, en un Autre supérieur, d'essence divine, car la connaissance doit être conquise par un effort de l'esprit. Ce qui nous mène, sur un courant ascendant, vers des régimes plus élevés de l'existence.

En ce qui concerne l'écriture et la lecture, Eliade était, depuis sa jeunesse (car sa vie a été un enfilement de jeunesses intensément vécus)

² « Swedenbourg déclarait qu'il existe des correspondances entre les étages cosmiques et il les a décrit avec une précision d'ingénieur et une sincérité d'enfant » (Blaga, 1987 : 233).

un adepte de l'authenticité. Avec un regret, cependant. L'authenticité littéraire, la transcription directe des sentiments et des pensées, plongeant dans la réalité immédiate, implique une sortie du domaine de l'autre réalité, de la réalité magique. Du moins c'est ainsi que cette « chute » est ressentie par le jeune Eliade. Si l'authenticité découle du fait que « rien n'est donné de l'extérieur, ou que tout ce qui est donné n'est pas vivant, n'est pas valide, n'a pas de sens », alors « l'authenticité comme mode de vie et pensée serait une dégradation de la conscience magique. La magie croit que l'homme peut être et peut faire n'importe quoi. L'authenticité demande un peu moins: on ne peut être n'importe qui, on ne peut faire n'importe quoi » (Eliade, 1994 : 175).

Voilà un dilemme, une double attraction, vers la vérité immédiate et palpable, mais aussi vers la vérité cachée et magique. Un dilemme qui met en évidence parfaitement la complexité d'Eliade, d'une atroce sincérité dans sa littérature confessive, mais en même temps, d'une étonnante profondeur d'analyse dans le symbolisme ou l'histoire des religions. Finalement, il retrouve l'authenticité partout, dans le mythe, le symbole, la tradition, comme dans la prose fantastique, dans les revues ou dans les articles de critique littéraire, car l'écriture même est pour lui l'une des hypostases suprêmes de l'authenticité. D'ailleurs, dans la biographie qu'il lui dédie, I.P. Culianu note que « pour Eliade, l'authenticité est une extension de la conscience magique » (Culianu, 1995 : 152).

Une façon d'être toujours à la proximité d'une grande vérité, séduisante et inaccessible, par des mots qui parlent clairement et pourtant mystérieusement, des mots qui peuvent engendrer une incantation magique. En suggérant l'idée que la magie peut se trouver partout, surtout en contact avec l'acte de création, Eliade avoue que « la lecture doit retrouver sa fonction primordiale, magique: d'établir un contact entre l'homme et le cosmos, de rappeler à la mémoire courte et limitée de l'homme une vaste expérience collective, d'apporter la lumière dans les Rites » (Eliade, 1994 : 92).

La lecture nous remet en contact avec la mémoire de l'humanité ce qui implique, sans doute l'écriture comme un acte de magie, come un re-création du monde dans un espace invisible, et à la fois profondément humain. La création, la communication, la prière, l'art du mot, voilà des formes de cette magie intensément ressentie non seulement par Eliade mais aussi par un esprit apparente à celui-ci, Matyla Ghyka dans son livre célèbre dans le Paris des années 30, *Le nombre d'or*. Tout comme Eliade, Ghyka voit les rapports entre la géométrie et les mystères de l'humanité, mais aussi ceux entre le mot ou le discours, soit-il en vers ou en prose ; et le mystère du ce qui transcend

la vie humaine : C'est la musique de mots dans l'infinie de leurs possibles rencontres. « Tout suspect que puisse être le concept de magie – dit Ghyka – en raison de la parenté avec l'occulte et le vulgaire superficiel, nous ne pouvons pas ignorer le fait que la magie existe en tant que théorie et technique, ou qu'elle a joué dans ce cycle culturel, un rôle plus important que nous avons tendance à penser » (1931, renouvelé en 1959 : 147).

En soulignant, comme Eliade, la puissance du mot dans l'univers du sacré, Ghyka étoffe son affirmation par l'étude de la prosodie de diverses incantations magiques. Il se laisse porter par des courants inconnus au large des langages humains, en découvrant « un charme irrationnel que peut exercer les mots, l'action d'harmonique symbolique, affective ou même logique, entièrement enseveli dans le subconscient ».

Le phénomène magique est concevable du point de vue de la physique humaine à travers des séries de contractions et décontractions, appliquées dans une direction déterminée, par l'essence des énergies spirituelles qui tiennent des centres cachés de la Vie. Les rythmes de la vie, alternant entre la condensation et la libération de l'énergie, sont analysés de la même manière (en remplaçant la science par la métaphore) par Lucian Blaga dans la *Trilogie des Valeurs*.

Pour conclure la comparaison étendue sur Eliade, Blaga et Ghyka nous sommes amenés à reconnaître que tous les trois placent l'act de magie dans le cadre ancestral des rites. Parmi les magies existant dans le monde, celle des rituels leur paraît la plus adaptée au besoin humain de ceremonial et à la foi dans les forces surhumaines :

En fait, l'acte même de donner un nom – dit Eliade – est un acte de magie, puisque l'idée ou l'objet, une fois nommé, entre dans l'horizon de l'existence humaine en devenant réalité. Or, on quoi consiste la magie sinon dans le transfert dans notre réalité des certaines désires, rêves, quêtes, erreurs, obsessions, cauchemars, ou victoires ausquelles, par nos sens, nous n'avons pas l'accès? Une fois que les rites ont une puissance naturelle sur le monde astral, ils s'ensuit qu'ils contiennent en germe, tout le devenir du monde physique. Tout le *possible* devenir, et non pas le devenir dans son actualisation réelle, parce que la magie implique une série de choix, par rapport au destin de chacun d'entre nous. La magie, dit Eliade, tout come Blaga et Ghyka, fait partie de la nature humaine. Nous devons simplement la retrouver dans nos gestes les plus insignifiants, camouflé dans les détails, où elle déclenche, sans aucune explication logique, l'irruption du fantastique dans le quotidien.

RÉFÉRENCES :

- Blaga, Lucian, *Sur la pensée magique*, dans *La Trilogie des valeurs*, Editura Minerva, București, 1987.
- Culianu, Ioan Petru, *Cult, magie, erezii*, Editura Polirom, Iași, 2016.
- Culianu, Ioan Petru, *Eros et magie à la Renaissance 1484*, Flammarion, Paris, 1992.
- Culianu, Ioan Petru, *Mircea Eliade*, Editura Nemira, București, 1995.
- Eliade, Mircea, *Alchimie asiatique*, L'Herne, Paris, 1990.
- Eliade, Mircea, *Forgerons et alchimistes*, Flammarion, Paris, 1999.
- Eliade, Mircea, *Fragmentarium*, Editura Humanitas, București, 1994.
- Eliade, Mircea, *Mythes, rêves et mystères*, Gallimard, Paris, 1989.
- Eliade, Mircea, *Naissances mystiques*, Gallimard, Paris, 1959.
- Eliade, Mircea, *Océanographie*, L'Herne, Paris, 1993.
- Eliade, Mircea, *Occultisme, sorcellerie et modes culturelles*, Gallimard, 1997.
- Eliade, Mircea, *Soliloques*, Gallimard, Paris, 1991.
- Eliade, Mircea, *Initiations, rites, sociétés secrètes*, Éditions Gallimard, Paris, 1959.
- Faivre, Antoine, *L'Ésotérisme*, Presses Universitaires de France, Paris, 1992.
- Matila Ghyka, *Le nombre d'or. Rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale, précédé d'une lettre de Paul Valery*, Éditions Gallimard, 1931, renouvelé en 1959.
- Simion, Eugen, *Mircea Eliade, spirit al amplitudinii*, Editura Demiurg, București, 1995.
- Tolcea, Marcel, *Mircea Eliade et l'ésotérisme*, Est Editions, Paris, 2017.
- Von Nettesheim, Cornelius Agrippa, *La Magie céleste. Les trois livres de la philosophie occulte ou magie*, 1531.